

DANIEL MEUNIER

UNE VILLE APPELÉE LIBERTÉ

**Vous pouvez commander sur paypal
danielmeunier2432@neuf.fr**

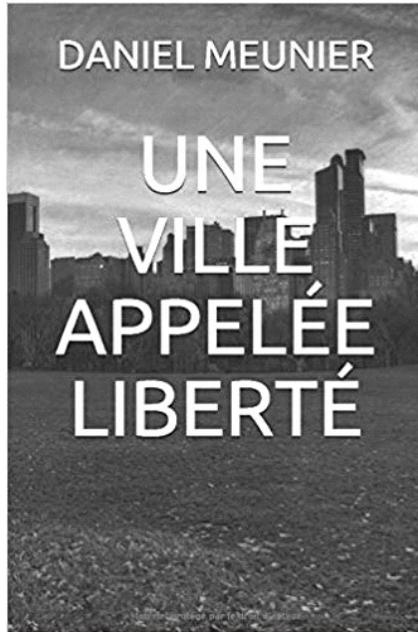
Pour 9 euros port compris

© DANIEL MEUNIER

**MEUNIER DANIEL
235 Allée Antoine Millan
Bât C
01600 TRÉVOUX**

PRIX : 9,99 euros

**À mon fils ALEXIS
et petit fils Ithan
Et Aïden**



**En
sur**

vente

Aamazon

978-2953420210

AVANT-PROPOS

L'histoire que je vais vous conter va vous paraître invraisemblable, et pourtant elle est vraie.

Âgé de trente ans, je m'appelle Claude Rougeron. Ma vie n'avait rien de particulier, une vie douce et heureuse comme une chanson d'amour.

Mais souvent le malheur frappe quand on l'attend le moins. Il y a six mois, j'ai perdu dans un accident, stupide, de la circulation celle qui était ma femme.

Stéphanie était devenue ma compagne quatre ans plus tôt. Elle avait vingt six ans, elle était très belle. Il me fallut beaucoup de courage et de ténacité pour surmonter mon chagrin.

Ma vie devint un enfer. Je maigrissais à vue d'œil et plus rien ne me faisait envie.

Le Docteur que j'allai voir me conseilla une cure de repos. La maison qui devait m'accueillir un peu plus tard se trouvait dans le petit village de Tourneville-sur-Yvette au cœur du Massif Central.

Le 24 février, une valise à la main, je pénétrai dans la gare de La Part-Dieu à Lyon. Les yeux encore gonflés de larmes, je pris mon billet.

Je ne voyais pas tous ces gens qui m'entouraient. Ils étaient devenus autant de fantômes. Pour moi, muré dans ma peine, le monde n'existait plus.

Et c'est ainsi, tandis que le train démarrait, que commença mon aventure.

Le train roule sur les rails luisant au soleil de février. Je m'attarde quelques instants dans le couloir. Tous les compartiments sont déserts, d'ailleurs ce détail ne cesse de m'étonner : comment un train partant d'une gare comme celle de la Part-Dieu peut-il n'avoir qu'un seul voyageur ?

Ma valise dans le filet, je me laisse tomber lourdement sur la banquette. Le paysage défile devant mes yeux : la neige sur laquelle se découpent les squelettes des arbres ne parvient pas à me distraire.

Le temps s'écoule lentement et mes paupières trop lourdes s'abaissent insensiblement sur des yeux cernés.

Je crois bien que je me suis assoupi. Il fait sombre à présent. Nous sommes à l'époque où la nuit tombe vite.

Quelle heure est-il ? Je regarde mon poignet où manque la montre... J'ai dû l'oublier, avec d'autres menus objets.

Et d'ailleurs, je n'en aurai pas besoin là-bas. Le temps doit être partagé entre les heures de repos, celles des visites et le passage des docteurs. Je lirai, il y aura la télévision, la radio, les nouvelles du monde entier, les catastrophes, les morts, les incendies et autres désastres qu'ils nous annoncent quotidiennement.

Alors je refuserai les journaux !...

Je serai entouré d'infirmières, d'autres malades, enfin tout ce qu'il faut pour oublier. Ne plus penser à Stéphanie ? Quelle chimère !...

Non, comment le pourrai-je ? Elle fait partie de mon corps comme mes bras et mes jambes, et eux, je ne peux pas les oublier.

Si seulement nous avions eu un enfant ! Mais elle n'en voulait pas, c'était encore trop tôt, disait-elle. Elle désirait que nous profitions de la vie ensemble, le plus longtemps possible. Pourtant, aujourd'hui je regrette cette attente ; car en lui je retrouverais son visage, son sourire, ses yeux. Il serait le souvenir vivant de ma Stéphanie.

Alors, qu'importe le temps, il me reste mon chagrin pour égrener les heures.

Je relève la tête. Un enfant se tient debout dans l'encadrement de la porte et s'adresse à moi :

- Il est juste dix huit heures.

Je réponds un merci à peine audible, plutôt mécontent, car je pensais faire le voyage seul et tranquille. Les enfants bougent trop et ils font du bruit.

Il prend place en face de moi et m'observe...

Les yeux de cet enfant sont d'un bleu lumineux. Son visage, très doux est entouré de cheveux blonds mi-longs. Il doit avoir douze ou treize ans. Son habillement, composé d'une chemise blanche et d'un pantalon de même couleur, me surprend à cette époque de l'année ! Je ne lui vois ni sac ni cartable. Que fait-il à cette heure, seul, dans ce train ?... Je m'apprête à lui poser la question quand je vois ses lèvres remuer.

- Lorsque le train stoppera à la prochaine gare, vous viendrez avec moi, Claude... C'est bien votre prénom ? Claude Rougeron... ! Moi, c'est Aloïs. Vous allez à

Tourneville-sur-Yvette, à la maison de repos ! C'est une très bonne maison, accueillante. Vous me paraissez bien fatigué ! Pauvre Stéphanie ; elle était si belle !...

- Mais comment connais-tu mon nom ? Tu as déjà rencontré Stéphanie ? Et Tourneville... personne sait que je dois m'y rendre !... Qui es-tu Aloïs ?

- Ne vous inquiétez pas, vous arriverez à bon port. Mais auparavant il faut me suivre sans poser de questions. Vous connaissez l'histoire du Petit Prince ? Je suis votre petit Prince aujourd'hui, et lui ne répondait jamais aux questions.

Il se lève, me prend la main. Ma valise dans son autre main paraît légère, je ne l'ai même pas vu la prendre. Nous longeons le couloir désert. Le train roule très vite. De temps en temps, une lumière perce la nuit. Nous côtoyons une route, où circulent une voiture suivie d'un camion, puis c'est de nouveau le silence un peu inquiétant de la nuit. L'obscurité reprend possession de ce coin de terre.

Dans le ciel clair, la lune me semble briller davantage que d'habitude, mais bientôt un nuage la cache à ma vue. Je la regrette un peu, comme une amie qui s'en va, pareille à une jeune fille que l'on a aimée et qui disparaît dans un tourbillon de fumée blanche.

Aloïs me tient toujours la main. De temps en temps, il se retourne et me regarde avec un sourire. Le train ralentit et enfin s'arrête. Dehors, la neige s'est mise à tomber, et déjà le sol se recouvre d'une mince pellicule blanche. Pourtant, étrangement je n'ai pas froid. Dans le hall de la gare, il n'y a personne, à part un employé qui,

la casquette légèrement de travers, nous regarde passer. Je m'attends à ce qu'il nous demande nos billets, mais il se contente d'adresser un sourire à Aloïs, qui lui répond de même.

À peine sommes-nous sortis de cette drôle de gare dont je ne sais même pas le nom, que toutes les lumières s'éteignent. Je n'ai pas entendu le train repartir.

- Où allons-nous, et dans quelle ville nous trouvons-nous ?

Ma question s'envole avec les flocons, Aloïs me serre la main un peu plus fort.

- Venez, Claude, une voiture nous attend un peu plus loin.

En effet, à cinquante mètres, je distingue les feux arrières d'un véhicule. Mais plus je m'approche et moins je peux mettre un nom sur celui-ci : il ne ressemble à aucun autre.

La portière arrière gauche s'ouvre lorsque nous arrivons à proximité. Aloïs me fait signe de monter. Un temps d'hésitation, et je pénètre dans la voiture. Aloïs se place à côté de moi et l'automobile démarre sans un bruit.

- Cette voiture fonctionne grâce à une pile atomique, ce qui fait que cette énergie est quasiment inépuisable.

Comme vous avez pu le remarquer, elle est d'un genre très spécial. Construite dans nos ateliers, elle ne ressemble à aucune autre de celles que vous avez l'habitude de voir. Sans doute aurez-vous l'occasion de faire la connaissance du savant qui l'a mise au point. Elle possède tout l'équipement nécessaire pour en faire un véhicule totalement sécurisé.

Si vous voulez dormir un peu, ne vous gênez pas.

Le silence règne en maître dans la voiture. Elle est conduite par un adolescent. À sa droite, un autre garçon est assis. Ils ont à peu près l'âge d'Aloïs.

La neige tombe moins fort à présent. Je pense à Stéphanie, ma femme que j'aime tant. Où es-tu ? Je voudrais tant que tu sois là, à mes côtés. Sans toi que vais-je devenir ? Je suis si seul, si las...

Je sens une main se poser sur mon bras. Où suis-je ?

Le blond adolescent que je connais que depuis quelques heures est penché sur moi.

- Nous sommes arrivés. Vous vous êtes assoupi. Votre sommeil ressemble à l'océan les jours de grande tempête...

Nous descendons de la voiture. La neige s'est arrêtée. Dans un ciel très clair brillent des milliers d'étoiles et la lune est d'un éclat particulier.

Mes jambes sont molles. Une sorte de brouillard passe devant mes yeux, enveloppe mon cerveau. Je suis à bout de force. Pourrais-je un jour surmonter mon chagrin ?...

Devant moi se dresse une maison d'un étage, que rien ne distingue, à première vue, de celles que je connais. Elle est entourée d'un grand parc que je devine à la lueur de la lune et des étoiles. Un chemin gravillonné mène jusqu'à la porte d'entrée.

Trois marches d'escalier que nous montons. Aloïs passe son bras devant cette porte qui s'ouvre automatiquement.

- Nous avons tous une puce électronique implantée dans le bras, reliée à notre cerveau qui réagit à chaque ordre que nous lui donnons.

Nous suivons un long couloir, aux murs nus éclairés par une multitude de petites LED encastrées dans le plafond. Le sol est couvert d'une épaisse moquette qui étouffe le bruit de nos pas, et devant nous s'ouvre une nouvelle porte sur une pièce simple d'aspect. Trois fauteuils de cuir rouges, une table basse où sont déposées diverses revues, un cendrier sur pied, et un bouquet de fleurs forment l'ameublement. Aux murs de couleur bleu clair sont suspendus deux tableaux futuristes : l'un d'eux représente une île perdue au milieu d'un océan déchaîné ; au centre, au dessus des vagues gigantesques, une sorte de disque lumineux, s'échappant de l'onde en furie, s'élève dans le ciel éclairé par les éclairs...

L'autre tableau est la photo d'une planète du système solaire, avec un homme debout qui tend le bras vers l'inconnu.

Aloïs m'invite à m'asseoir et me quitte pour aller quérir le Maître des lieux, à qui je dois être présenter. C'est ainsi qu'il le nomme...

Tout ceci me paraît si étrange que je m'assoie docilement. Je n'ose plus bouger. Resté seul dans la pièce j'ai du mal à mettre mes idées en bon ordre.

Que signifie tout ceci ? Que fais-je dans cette maison ? Qui sont ces enfants ?...

La porte s'ouvre, mettant fin provisoirement à toutes mes questions.

Une nouvelles surprise m'attend, alors que je lève les

yeux sur celui qui doit être le maître de ces lieux. Je me crois, tout à coup, revenu des années en arrière...

